Ami du Clergé du 4 mai 1950

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Simples notes dominicales. — **XIX.** Fête de la T. S. Trinité : Le mystère de la Sainte Trinité, 129.
Mois de Marie à l'école de Jeanne de France. — Les dix plaisirs de Notre-Dame : V. La dévotion de Marie, 130.
Fête de Marie Médiatrice. — Maternité spirituelle et corédemption, 132.
A des jeunes filles. — La vie religieuse : L'appel divin, 134.

SIMPLES NOTES DOMINICALES

Fête de la T. S. Trinité

XIX

LE MYSTÈRE DE LA SAINTE TRINITÉ

Mes frères,

A la différence de la Pentecôte et de Pâques la fête de la Sainte Trinité, que nous célébrons aujourd'hui, n'est pas ancienne dans l'Eglise. Sans doute la Trinité sainte a été le premier objet du culte chrétien dès la plus lointaine origine. Mais tous les dimanches étaient consacrés à ce culte, et ils le demeurent encore ; il n'y avait pas de fête particulière consacrée à la Trinité. Cependant à partir du VII^e^ siècle apparut, en certains diocèses, une messe votive de la Sainte-Trinité, que l'on disait au lendemain des Quatre-Temps de la Pentecôte. Le samedi des Quatre-Temps en effet se célébrait au moyen des ordinations qui se prolongeaient en une veillée de prières qui occupaient toute la nuit du samedi au dimanche. Et on trouvait naturel de célébrer une messe votive en l'honneur de la Sainte-Trinité, parce que c'était au nom de la Trinité sainte que les chrétiens étaient baptisés et que les ministres des autels recevaient l'Ordination. Cette fête de la Sainte-Trinité fut enfin étendue à toute l'Eglise et devint obligatoire, par un décret du pape français Jean XXII, en 1334.

La liturgie de ce jour va nous parler constamment du mystère de la Sainte-Trinité.

I. — *Introït, Collecte, Epître*

Dès l'Introït, l'Eglise chante sa gratitude et sa joie : « Bénie soit la sainte Trinité et son indivisible unité : glorifions-la, parce qu'elle a fait éclater sur nous sa miséricorde... »

Tout de suite, ainsi, notre foi en la Trinité est exprimée : Trinité dans l'unité indivisible, trinité des personnes dans l'unité absolue de la substance. Il n'y a qu'un seul Dieu, mais ce Dieu est un en trois personnes, qui sont le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Sur ce mystère de la Trinité sainte, les Pères de l'Eglise et les théologiens ont écrit les ouvrages les plus profonds. Sans doute ils savaient tous et ils disaient tous que c'est là un mystère impénétrable à notre intelligence, qui n'est pas à la mesure de l'infini. Ils ne craignaient pas de rappeler qu'une religion sans mystères ne pourrait être qu'une religion fausse, parce qu'elle serait à notre échelle et non à l'échelle de Dieu. Mais cela dit, ils ont cependant cherché des harmonies, des convenances, des intuitions capables de nous faire deviner quelque chose de la grandeur de notre Dieu un en trois personnes. La plus haute de ces comparaisons est celle de S. Thomas d'Aquin, reprenant celle de S. Augustin et la mettant au point. La voici, aussi brièvement résumée que possible :

Dieu est esprit, c.-à-d. à la fois intelligence et volonté : intelligence infinie et volonté toute-puissante. Par son intelligence infinie, par sa « Sagesse sans borne », il engendre éternellement en lui-même une Parole, un Verbe égal à lui-même, car si ce Verbe n'était pas égal à lui-même, c'est qu'il resterait au sein de la lumière de cette Sagesse une zone d'obscurité et comme nous dirions, en termes humains, de subconscience ou d'inconscience, comme cela existe chez nous. Mais cela en Dieu est inconcevable et impossible... Ce soleil éternel n'a point de taches. Il est tout lumière et tout rayonnement. Son Verbe ou expression est tout à la fois coéternel et consubstantiel au Père qui l'engendre.

Et entre le Père et le Verbe il y a une effusion d'amour ou de volonté de puissance qui s'achève en une troisième personne, qui procède de l'un et de l'autre. Cette troisième personne est celle du Saint-Esprit. Tout est commun aux trois personnes, pour ce qui est de la divinité même, c.-à-d. de l'Etre éternel et de la substance infinie. Mais le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont distincts par leur origine, en ce que le Père engendre tandis que le Fils est engendré et que le Père et le Fils *donnent* à l'Esprit sa raison d'être, tandis qu'il *reçoit* d'eux cette même raison d'être.

Que tout cela reste pour nous mystérieux, ce n'est pas nous qui y contredirons, mais que tout cela soit l'expression d'une Vérité supérieure à notre intelligence étroite et bornée, c'est ce que la foi nous enseigne de façon indubitable.

Et c'est pourquoi nous devons nous écrier avec S. Paul écrivant aux Romains : « O profondeur des richesses de la Sagesse et de la Science de Dieu ! » Si nous n'avons pas de Dieu cette idée qu'il y a en lui une profondeur et une richesse de sagesse et de science proprement insondables et inaccessibles pour nous, c'est que nous sommes dans l'erreur la plus complète. L'Infini est par définition inaccessible à nos mesures, à nos pensées, aux prises de notre intelligence. Et c'est pourquoi S. Paul continue :

« Que ses jugements sont incompréhensibles et ses voies impénétrables ! Car, qui a connu la pensée du Sei-

gneur ? Ou qui donc a été son conseiller ? Ou encore qui a pu lui donner quelque chose avant de recevoir en retour ? Car, c'est de lui et en lui que sont toutes choses !

A lui la gloire dans tous les siècles ! »

Telle est la seule attitude possible d'un être créé, homme ou ange, chérubin ou séraphin en face de l'infinité de Dieu ! Mais, dira-t-on, s'il en est ainsi, si Dieu est si infiniment hors de nos prises, comment est-il *notre* Dieu ? C'est là le mystère d'amour en Dieu. Si nous ne le comprenons pas ici-bas, s'il n'est *notre* Dieu en cette vie, que par les obscurités de la foi, il a voulu être *notre* Dieu pour l'éternité et ce sera l'une des principales joies du ciel, durant l'éternité de voir Dieu, de le comprendre, de saisir en lui le jaillissement de la Trinité Sainte, une en trois Personnes ! Et c'est pourquoi, en la Collecte, nous le proclamons « Dieu tout-puissant et éternel », Dieu de notre foi, Dieu en qui nous adorons une parfaite Unité, dans la Trinité des personnes. Et nous lui demandons d'une part l'affermissement de la foi et d'autre part une protection contre toutes les adversités de cette vie.

II. — *L'Evangile*

L'Evangile de ce dimanche est très court, il est formé des dernières lignes de S. Matthieu et il nous fait voir comment la Sainte Trinité a été placée par Jésus-Christ lui-même, au centre de toute la prédication chrétienne et au centre de la vie des sacrements, c.-à-d. de la vie surnaturelle que les sacrements, à commencer par le baptême, doivent nous conférer et nourrir en nous.

A y bien réfléchir, il n'y a pas, dans toute l'histoire humaine, de scène comparable en majesté et en grandeur à celle qui nous est présentée dans ces quelques lignes :

Jésus est apparu à ses disciples, sur une montagne. Bientôt il remontera vers son Père. Il accomplit alors ce que nous appellerions une *investiture* souveraine, ou une « passation des pouvoirs ». Ecoutez-le :

« Toute puissance, dit-il, m'a été donnée dans le ciel et sur la terre ! Allez donc, enseignez toutes les nations, en *en les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit,* et en leur enseignant à observer tout ce que je vous ai enseigné. Et voici que je suis avec vous, tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles. »

Jamais geste plus ample, plus calme, plus tranquille, plus sûr et plus efficace n'a été fait sur cette terre. Jésus-Christ, ressuscité, vainqueur des hommes et de la mort même, Jésus-Christ, Fils de Dieu, Rédempteur des hommes, Fondateur de l'Eglise, prononce des paroles qui vont porter sur tous les siècles à venir et fournir un idéal, une tâche à remplir, une mission de salut qui s'étendra d'une part à tout l'univers, sans distinction de races ni de peuples, et d'autre part à tous les temps futurs jusqu'à la consommation de l'aventure humaine !

* *

L'Eglise, depuis vingt siècles, obéit à l'ordre souverain de son Fondateur. A travers les luttes, les obstacles, les persécutions, comme il lui avait été prédit, elle poursuit courageusement son œuvre de paix et de félicité éternelle. Sommes-nous bientôt au terme de sa marche ? Nous l'ignorons. Mais nous avons en revanche la certitude que plus que jamais notre devoir est de lutter pour le triomphe de Dieu sur Satan, de l'esprit sur la matière, du bien sur le mal ! L'acte de foi en la Sainte Trinité, qui domine toute la liturgie de ce grand jour, doit avoir ici-bas le dernier mot. Nous avons la promesse de Jésus-Christ qu'il en sera ainsi : Jusqu'à la consommation des siècles terrestres, l'Eglise enseignera, baptisera, sauvera, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

MOIS DE MARIE

A l'école de Jeanne de France
Les dix plaisirs de Notre-Dame

V

LA DÉVOTION DE MARIE

Avec la Vierge de la prophétie d'Isaïe, la Vierge de l'Annonciation et celle de l'Epiphanie, une des premières représentations de Marie dans l'histoire chrétienne est celle de la Vierge en prière. On la trouve gravée en or au fond de verres dont les fidèles se servaient pour leurs agapes, lors de leurs assemblées. Si l'orante des catacombes ne représente peut-être qu'une défunte anonyme en prière, l'orante de ces coupes fraternelles représente bien la Sainte Vierge, puisque on peut y lire ce nom : *Maria.*

Pour beaucoup, la prière c'est le recours à Dieu comme un suprême refuge. On a tout essayé, en désespoir de cause on se tourne vers Dieu, on allume un cierge à ses saints, on fait le vœu d'un pèlerinage : c'est la prière de demande.

Pour d'autres, à la foi plus profonde et plus éclairée, la prière est d'abord la louange, l'hommage, l'action de grâces à Dieu, l'infini, le Souverain Seigneur. Ils ne cessent de le bénir : c'est la prière de louange.

Enfin, au plus haut degré, elle devient, louange et demande, la grande et unique affaire. Les saints l'appellent la respiration de l'âme. Elle réalise la parole de Jésus : « Il faut toujours prier » ; c'est l'oraison ou l'union à Dieu.

Du plus bas au plus haut de ces échelons, l'Evangile nous fait voir en Marie le modèle de la prière. Puisque la prière modèle que nous tenons de Jésus lui-même, le *Notre Père,* débute par la louange, que notre catéchisme la définit : « l'élévation de notre âme pour rendre à Dieu nos hommages et lui demander ses grâces », et que la prière est cela avant tout, c'est dans cette attitude d'abord

que nous contemplerons la Vierge ; puis dans sa prière qui implore ; enfin dans la vie d'oraison.

I. — *Sa prière de louange*

L'Evangile nous la présente sur le vif dans le *Magnificat.* C'est celle qui avait retenu davantage l'attention de Jeanne de France qui appelle souvent cette vertu de Notre-Dame : la louange ou Marie louange. C'est celle qui devrait jaillir de notre cœur et s'épancher de nos lèvres avant toute autre.

La prière est avant tout hommage à Dieu. Et n'est-ce pas la capitale leçon que nous donne la Sainte Vierge ? Pour combien de chrétiens en effet la prière n'est jamais que prière intéressée : la demande, encore la demande, toujours la demande.

Si nous avons le sens de Dieu, comment ne pas comprendre que l'attitude qui s'impose à l'homme est celle d'abord de l'adoration et de la reconnaissance ? Même s'il ne nous était rien, son infinie perfection devrait provoquer notre admiration . Et avant de rien demander, ne faut-il pas se souvenir d'abord que nous avons déjà tout reçu, à commencer par l'existence ?

Le *Magnificat* ne nous rappelle pas seulement la primauté de la prière de louange, il nous en donne aussi le ton, le mode, l'exécution. Elle doit avoir l'accent de l'humilité et d'une gratitude débordante. Dieu est le tout-puissant et nous sommes la petitesse, mais une petitesse qu'il a exaltée jusqu'à le connaître et à l'aimer.

C'est la note dominante du Cantique de Marie : « C'est le plus grand sacrifice de louange que Dieu ait reçu par la loi de grâce, » écrit S. L.-M. de Montfort *(Traité,* n° 255).

A mi-hauteur de ces sommets il y a, en tout cas, un autre caractère remarquable de la prière de Marie : elle n'est pas une prière individualiste, égoïstement personnelle, indifférente aux autres mais une prière collective, universelle. Marie, qui répond au salut d'Elisabeth, dit d'abord : *Mon* âme, *mon* esprit, à *moi ;* mais vite sa pensée et sa gratitude s'élargissent aux dimensions de la miséricorde, de la puissance, de la justice de Dieu qui s'étend à tous et embrasse toute l'œuvre de la bonté de Dieu dans le monde et dans son peuple : « sa miséricorde s'étend d'âge en âge,... il a déployé la force de son bras,... il a comblé de biens les affamés,... il a pris sous sa garde Israël... »

Lorsque N.-S. enseignera à prier, c'est aussi une prière sociale qu'il formulera : « *Notre* Père,.... donnez - *nous*... Pardonnez-*nous*... » La synthèse de l'Evangile, a-t-on dit, est déjà dans le *Magnificat.* Il possède cet esprit universel, catholique qui relie l'humanité à Dieu et tous les hommes entre eux.

Louange, humilité et reconnaissance, catholicité, caractères plus apparents et à l'usage de tous, de la prière de Notre-Dame en son *Magnificat.* Nous devons y réfléchir.

II. — *Sa prière de demande*

Prier Dieu c'est encore implorer son secours. Notre- Seigneur l'indiquait : « Demandez et il vous sera donné ; cherchez et vous trouverez ; frappez et l'on vous ouvrira. »

Aussi bien le *Pater* s'achève sur la demande du secours divin.

La prière de demande n'est-elle pas, d'ailleurs, un hommage implicite ? Elle est l'aveu de notre dépendance, de notre incapacité, de nos besoins. Ce n'est pas de prier pour demander qui est mal, c'est de toujours demander sans jamais dire merci.

Que pouvons-nous et devons-nous demander ? Tous les biens ; ceux de l'âme et du corps. Nous tenons de Dieu les uns et les autres. Beaucoup placent trop souvent les intérêts de l'âme après ceux du corps, se préoccupent uniquement de ce qu'ils mangeront et de ce qu'ils boiront, implorent toujours faveurs et jamais la grâce...

Deux épisodes évangéliques nous font voir la prière de demande de la Sainte Vierge et pour les biens temporels et pour les biens spirituels.

— A Cana, Marie sollicite de Jésus une faveur, une intervention, un miracle si c'est nécessaire. Les jeunes époux n'ont plus de vin à offrir à leurs convives... La prière de Marie est discrète : « Ils n'ont plus de vin ». Mais comme elle est animée de foi, de confiance, de certitude en la puissance et la bonté de Notre-Seigneur : condition primordiale de la prière ! Jésus semble opposer une fin de non recevoir : « Mon heure n'est pas encore venue » ; mais N.-D. ne doute pas un instant que sa prière soit exaucée ; elle fait comme si Jésus avait dit oui ; elle commande aux serviteurs : « Faites tout ce qu'il vous dira... »

Au Cénacle, Marie sollicite des grâces, des dons surnaturels : l'effusion de l'Esprit-Saint qui est survenu en elle à l'Annonciation.

A Cana, nous admirons ces deux qualités d'une bonne prière : l'humilité et la foi ; le Cénacle souligne ces deux autres : la ferveur et la persévérance. Persévérance sur laquelle Jésus avait insisté, car elle est la pierre de touche de la foi ; rappelez-vous la parabole de l'ami importun (Luc, XI, 5-8). Jésus est mort sans avoir comblé l'attente de ses apôtres et de ses disciples ; Jésus ressuscité a prolongé quarante jours sa survie au milieu d'eux, mais il est monté aux cieux sans donner autre chose qu'une réponse évasive à leur question : « Seigneur, le temps est-il venu où vous rétablirez le royaume d'Israël?» Jésus retourné près de son Père tarde d'envoyer l'Esprit promis, et malgré la longue attente de l'heure toujours différée, S. Luc écrit : « Tous dans un même esprit *persévéraient* dans la prière, avec quelques saintes femmes et Marie, Mère de Jésus, et ses frères » (Actes, I, 14).

III. — *Sa prière d'union à Dieu*

En Marie, la prière atteint ce degré et cette emprise qui font d'elle le synonyme de per-

fection, d'union à Dieu, de sainteté. Saint François de Sales le dit : « Par icelle (par la prière) nous parlons à Dieu et Dieu réciproquement parle à nous, nous aspirons à lui et respirons en lui, et mutuellement il inspire en nous et respire sur nous » *(Amour de Dieu,* liv. IV, c. 1). La prière de Marie a été méditation, oraison, contemplation.

L'Evangile le répète par deux fois, après l'adoration des bergers et le recouvrement au Temple (Luc, II, 19 et 51). S'il est vrai « que tout ce qui a été écrit l'a été pour notre instruction » (Rom., XV, 4), cette insistance a un but, une intention : souligner l'esprit de prière de Marie : « Elle conservait avec soin toutes ces choses, les méditant dans son cœur ».

Quelle lumière sur l'intérieur de Marie !

Ame d'oraison, Marie sort d'elle-même et oublie les créatures pour penser habituellement à Jésus, à ses mystères, au Père du ciel qui par lui et par eux accomplit dans le monde des œuvres de miséricorde, de puissance, de sagesse. Dégagée ainsi de la terre, son union à Dieu se resserre chaque jour davantage puisque son oraison continuelle s'empare de ses facultés : de son intelligence qu'elle absorbe dans la pensée des mystères de son Jésus, de sa volonté qu'elle tend dans le même sens de la gloire de Dieu et du salut de l'humanité, de son cœur qui s'épanche en sentiment d'admiration, d'amour, de reconnaissance sur la conduite de Dieu. Cette affectueuse contemplation des perfections divines les attire déjà dans s n âme par le désir qu'elle fait naître en elle d'y avoir quelque part, et Dieu, qui ne demande qu'à se communiquer, exauce ses prières, la comble de ses grâces. Il l'éclaire de sa lumière, lui montre toujours plus vivement le vide, le rien, le néant des choses d'ici-bas et qu'il est le s ul Bien suprême ; il donne à sa volonté de n'aimer et de ne vouloir que lui ; il embrase son cœur de son unique amour.

Détachement de la créature, union à Dieu plus totale et plus intime, transformation en Dieu et en ses perfections : voilà ce qu'opère en Marie sa prière, son oraison continuelle, l'incessante contemplation des mystères de Jésus.

A cette lumière, reprenons le *Magnificat.* Il nous apparaîtra autre chose que l'explosion passagère d'une âme débordante de grâce. Il nous représentera son état permanent, son cantique intérieur, le chant renouvelé et amplifié de sa vie à mesure de sa montée, de son entrée dans tous les mystères de Jésus,... et dans le cœur de Dieu même.

Thomas de Celano disait de S. François d'Assise qu'il n'était pas tant l'homme qui prie que l'homme devenu prière, *Non tam orans quam oratio factus.* S. Luc a dit la même chose de Marie : Elle conservait avec soin tous les mystères de son Jésus et les méditait dans son cœur.

* *

Par trois fois, les litanies appliquent à Notre-Dame le même symbole : vase spirituel, vase d'honneur, vase insigne de dévotion.

Marie, en effet, est bien comparable au vase d albâtre plein d'un parfum de grand prix dont Madeleine répandit le parfum sur la tête de Jésus ou à l'encensoir d'où monte vers Dieu l'encens de notre adoration. Vase insigne : jamais Dieu n'a été loué, magnifié, invoqué comme par Marie.

Notre-Dame est bien comparable à ce vase de fleurs dont la fraîcheur et l'éclat fait la joie de nos appartements. Elle est cela dans l'Eglise, celle dont les mains jointes et le regard au ciel nous invitent à nous élever vers Dieu. Elle nous fait respirer un peu de paradis.

Elle est ainsi la Vierge orante pour la gloire de Dieu et pour la formation de ses enfants. Aimons de la regarder comme l'enfant sa mère qui vient de l'agenouiller près d'elle, de lui faire faire son signe de croix et de lui joindre les mains. Nous ne pouvons être à meilleure école pour la prière.

MARIE MEDIATRICE

(31 mai)

MATERNITÉ SPIRITUELLE ET CORÉDEMPTION

Mes frères,

La Maternité spirituelle de Marie et sa coopération à notre rédemption sont deux points de la doctrine catholique, qui se compénètrent intimement. En les unissant, nous faisons un rapprochement qui s'impose. La maternité spirituelle de la Sainte Vierge, en effet, annoncée dans l'A. T., réalisée à l'Incarnation, consommée au Calvaire, n'a trouvé cette consommation que dans le sacrifice de Marie uni à celui de Jésus. En méditant cette vérité, nous verrons combien elle est féconde pour notre vie de chrétiens, si nous voulons, comme Marie, nous unir à Jésus dans la souffrance et l'expiation pour continuer, dans l'âme de nos frères et en nous-mêmes, l'œuvre rédemptrice du Sauveur.

I. — *Marie notre Mère*

La Vierge Marie n'est pas seulement Mère de Dieu ; elle est aussi la Mère spirituelle des hommes et plus particulièrement des chrétiens. N'est-ce pas cette maternité spirituelle qui fut annoncée dès la chute de nos premiers parents, lorsque Dieu, maudissant le tentateur, laisse entrevoir dans le lointain la lignée de la femme, un Sauveur, qui doit écraser la tête du serpent, c.-à-d. ruiner le règne du péché et faire éclore la race des justes, ses frères ?

Simplement entrevue aux premières pages de nos Livres Saints, la maternité spirituelle de la Vierge-Mère s'affirme au jour de l'Annonciation. L'Incarnation n'a pu être réalisée que par l'acquiescement libre de Marie : à l'ange qui, de la part de Dieu, lui demande

si elle veut devenir la Mère du Sauveur, Marie a répondu par le *fiat* de l'obéissance. Acceptant de devenir Mère du Rédempteur, elle accepte par le fait même de devenir Mère des hommes rachetés.

Enfin, cette maternité spirituelle trouve sa consommation au Calvaire, par la participation de Marie au mystère de notre rédemption. Rachetée avant tous les autres d'une manière spirituelle, par le privilège de son Immaculée-Conception, Marie seule parmi toutes les créatures humaines, pouvait déjà, d'une façon méritoire et efficace, unir ses propres souffrances à celles de Jésus et participer ainsi à l'enfantement spirituel des justes, figurés au pied de la croix par S. Jean : « Femme, voici ton fils ; — Voici ta mère »...

Sur cet enfantement spirituel par Marie des hommes régénérés à la Croix, vous connaissez l'admirable paraphrase qu'en a faite Bossuet :

« Nous devons entendre qu'il y a deux enfantements en Marie. Elle a enfanté Jésus-Christ, elle a enfanté les fidèles ; c'est-à-dire, elle a enfanté l'Innocent, elle a enfanté les pécheurs. Elle enfante l'Innocent, sans peine, mais il fallait qu'elle enfantât les pécheurs parmi les tourments et les cris, c'est pourquoi je vois dans mon évangile qu'elle les enfante à la Croix, ayant le cœur rempli d'amertume et saisi de douleur, le visage noyé de larmes » (2e *Sermon pour le Rosaire*, 2 point).

II. — *Marie Corédemptrice*

Cette participation de Marie au mystère de la Rédemption est appelée par beaucoup de théologiens contemporains, la *Corédemption :* Marie Corédemptrice. Rappelons, toutefois, qu'il n'y a qu'un Rédempteur, N.-S J.-C. Lui seul, parce qu'il était l'Homme-Dieu, était capable de fournir une réparation équivalente à l'injure faite par le péché des hommes à l'infinie majesté de Dieu. Seul Jésus a pu nous racheter : et Marie elle-même a dû être rachetée. Il faut donc le proclamer bien haut : Jésus seul Rédempteur ! C'est la doctrine de S. Pierre, dans son discours aux Juifs après la guérison miraculeuse du boiteux de la Belle-Porte : « C'est par Jésus-Christ que cet homme est debout et sain. Et il n'y a de salut en aucun autre ; *aucun autre nom n'a été donné aux hommes par lequel nous devons être sauvés* » (Act., IV, 10, 12). C'est la doctrine de S. Paul : « Par le péché d'un seul, tous les hommes sont tombés dans la condamnation ; ainsi, par la justice d'un seul tous les hommes recouvrent la justification de la vie ; car, de même que par la désobéissance d'un seul homme tous ont été consitués pécheurs, ainsi, par l'obéissance d'un seul, tous seront constitués justes » (Rom., v, 18, 19).

III. — *En quel sens ?*

Comment donc parler de « corédemption » ? N'oubliez pas que Marie, au pied de la croix, était déjà rachetée par sa Conception immaculée. Tout en proclamant que Jésus est notre unique Rédempteur, nous devons reconnaître à Marie un véritable pouvoir d'unir ses prières, ses souffrances, ses larmes, en un mot son sacrifice, au sacrifice rédempteur.

Rachetés, ne pouvons-nous pas et ne devons-nous pas unir, à la sainte messe, nos prières, nos sacrifices, nos expiations au sacrifice de Jésus-Christ ? Et pourtant le sacrifice de la messe, par lui-même, est parfait et n'aurait pas besoin de notre intervention ; et cependant il est d'autant plus agréable à Dieu qui nous apportons des dispositions plus parfaites.

Il en fut de même, et à plus forte raison, de la participation de la Vierge Marie au sacrifice de son Fils au Calvaire. Là, en effet, je vois la Mère du Rédempteur, parfaitement consciente du mystère qui s'accomplit, offrant son divin Fils pour le salut du monde. C'était là non seulement son droit mais son devoir...

Je ne sais si vous connaissez une page de Victor Hugo, *« deux différentes manières d'aimer »*, où le poète imagine une rencontre de Marie-Madeleine et de la Vierge Mère, la veille même de l'arrestation de Jésus. Marie-Madeleine vient d'apprendre la nouvelle de la trahison de Judas et la menace qui pèse sur Celui qu'elle aime, parce qu'il l'a relevée du péché. Elle accourt près de la Mère, près de Marie qui se tient sur le seuil du logis où Jésus veille et prie. Elle la supplie de lui ouvrir la porte ; elle veut arracher Jésus au sort qui l'attend.

O Mère, laisse-moi l'implorer pour que vite,
Il s'en aille et s'échappe et qu'il prenne la fuite...

Mais Marie ne répond pas...

A quoi songes-tu donc que tu ne réponds rien ?
Si tu veux, à nous deux, nous le sauverons bien..
Veux-tu te joindre à moi pour arracher notre ange
Au gouffre monstrueux de ce devoir étrange,
Aux bourreaux, à Judas, son hideux compagnon ?...
— La Mère, en sanglotant, lui fait signe que non...

Ce refus imaginé par le poète doit être, dans la doctrine chrétienne, transformé en un acte positif de volonté, Marie sachant que sa maternité divine comportait l'offrande du sacrifice suprême pour que soient réalisées les voies de la Providence... Toujours les deux enfantements... Et au mystère de réparation que Jésus accomplissait en justice, Marie, en convenance, ajoutait son propre mérite.

Distinguons donc, m. f., la Rédemption prise en ce qu'elle a d'essentiel, c.-à-d. l'acquittement d'une satisfaction équivalente à l'offense faite à Dieu ; et cette Rédemption, encore une fois, seul Jésus-Christ a pu l'offrir. Mais la Sainte Vierge y introduit une perfection accessoire, qui permet aux hommes d'accéder au salut d'une manière plus conforme aux voies de la Providence. Entre eux et le Roi de gloire qu'est le Christ, la bonté divine qui dispose toutes choses avec suavité et force, place une Mère et Médiatrice, en laquelle rien d'austère ni de terrible n'apparaît, mais qui, au contraire, est toute mansuétude et toute miséricorde et son in-

tervention dans l'acquisition et la distribution des grâces apporte une douceur et un charme particuliers à l'œuvre de la Rédemption... « Les mains de la Sainte Vierge, disait le Curé d'Ars parfument tout ce qu'elles touchent. »

IV. — *Nous unir au mystère du Christ*

Cette participation de Marie au mystère de la Croix nous montre, m. f., notre devoir. Avez-vous réfléchi à la portée de cette parole, au premier abord étrange, de S. Paul ? « J'achève en ma chair ce qui manque encore à la passion du Christ pour son corps qu'est l'Eglise » (Col., I, 24). Il ne manque rien au sacrifice du Christ, dont le mérite infini et surabondant est suffisant pour racheter tous les hommes. Mais cette rédemption n'apportera ses fruits dans les âmes que si celles-ci sont disposées à les recevoir.

Marie a prié pour nous, a souffert pour nous, a expié pour nous en union avec son divin Fils. Ainsi devons-nous faire à son imitation. Les membres du corps mystique qu'est l'Eglise sont solidaires les uns des autres. Aussi, plus une âme est chrétienne, plus elle veut, avec Jésus, réparer pour ses propres péchés et pour les péchés du monde. « Le sacrifice des chrétiens, dit avec force Bossuet, c'est de s'immoler eux-mêmes avec Jésus-Christ et de se rendre semblables à ce Dieu sacrifié pour l'amour de nous, en devenant avec lui des hosties vivantes » *(Panég. de S. Charles)*. Ce désir de réparation animait les saints et certains d'entre eux, comme S. François d'Assise, ont poussé ce désir si loin que les stigmates de la passion du Sauveur se sont imprimés dans leurs membres. C'est ce désir de réparation qui entraîne des âmes d'élite vers le cloître afin d'y prier pour ceux qui ne prient pas, d'y réparer pour ceux qui ne font pas pénitence, d'y continuer pour ainsi dire la passion du Christ afin d'en assurer l'application aux pécheurs. Comme S. Paul avait raison : « J'achève en ma chair ce qui manque à la passion du Christ, pour son corps qu'est l'Eglise » !

* *

Magnifique doctrine, qui nous indique bien le sens de la vie pleinement chrétienne. Ah ! m. f., que d'occasions s'offrent à nous chaque jour — petites contrariétés à supporter, mouvement d'impatience à réfréner, sensualité à vaincre, devoir d'état à remplir plus parfaitement — que d'occasions nous avons de nous unir à Jésus dans le sacrifice et la réparation ! Que ce soit donc désormais notre résolution et que chaque jour nous sachions offrir à Dieu le calice vivant de nos sacrifices pour notre propre salut et pour le salut du monde entier. Ainsi soit-il.

A DES JEUNES FILLES

La vie religieuse [1]

L'APPEL DIVIN

Quelle grâce, pour une jeune fille, d'être appelée à la vie religieuse !

Notre-Seigneur disait à ses apôtres : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis ». Il en est ainsi de la religieuse. Ce n'est pas elle qui a choisi le Seigneur pour son partage ; c'est le Seigneur qui, l'ayant aimée d'un amour éternel, l'a choisie pour être toute à lui. Elle est *une privilégiée :* l'objet d'un amour de prédilection ; appelée de préférence à beaucoup d'autres, qui étaient aussi bonnes, meilleures peut-être.

Combien elle doit être reconnaissante d'un si grand, d'un si miséricordieux amour ! Il faut répondre coûte que coûte à l'appel de Dieu, car le Seigneur est le Maître ; dire comme Samuel : « Seigneur, vous m'avez appelé ; me voici ! »

I

Souvent le démon attend, au moment du choix d'un état de vie, les âmes qui veulent être tout à Dieu. « Il n'est pas de perfidie qu'il n'emploie pour les retenir dans le monde ». Qu'elles méprisent leur ennemi et restent fidèles à l'appel de Dieu. L'Enfant-Jésus dit à la T. S. Vierge et à S. Joseph, qui venaient de le retrouver dans le Temple : « Ne saviez-vous pas que je dois me consacrer aux affaires de mon Père ? »

Evidemment les enfants doivent beaucoup à leurs parents qui les ont élevés avec tant d'affection et de dévouement. Cependant, ils doivent beaucoup plus au bon Dieu. N'est-il pas leur Créateur et leur souverain Maître ; leur bon Père des cieux, qui les a comblés de tous les dons de la nature et de la grâce ?

Si donc le Seigneur les appelle à son service d'amour, qu'ils répondent sans crainte à son invitation. Le bon Dieu est assez puissant et assez bon pour veiller sur leurs parents et les récompenser de leur généreuse offrande. Evidemment, la vocation demande à l'âme généreuse un grand sacrifice. Mais elle est en même temps *une grâce incomparable ;* et, de la part de Dieu, la *preuve d'un très grand amour.* En passant le long de la mer de Galilée, le Seigneur vit Pierre et André qui lavaient leurs filets, et Jacques et Jean qui se livraient à la pêche et il leur dit : « Suivez-moi et je vous ferai pêcheurs d'hommes. » Et ceux-ci, aussitôt, laissant leur barque, leurs filets, et leur père, le suivirent. Un autre jour, Jésus vit Lévi, fils d'Alphée, assis au bureau de la douane : « Suis-moi », lui dit-il. Et, laissant tout, et se levant, il le suivit.

[1] Nous reproduisons ici un *Tract* de M. le chanoine A. Marie, aumônier du Carmel de Lisieux (12 p. in-16). Le demander à l'auteur pour une large diffusion.

Maintenant, lorsque le Seigneur appelle une âme à la vie religieuse, il ne le fait pas de la même manière. Il n'apparaît pas à la jeune fille, il ne lui fait pas entendre sa voix d'une manière extérieure et qui frappe les oreilles. Son appel est intérieur, il lui parle au cœur.

Il lui donne l'*attrait de la vie religieuse ;* le désir d'être toute à Dieu, de ne vivre que pour sa gloire, son règne d'amour et le salut des âmes, la résolution de quitter le monde, afin de n'être pas partagée entre le Service de Dieu et les soucis de la terre.

La jeune fille doit alors demander à l'Esprit-Saint de lui donner la lumière ; et à la T. S. Vierge de lui obtenir la grâce dont elle a besoin. Qu'elle s'efforce, dès maintenant, de pratiquer les vertus de la vie religieuse ; l'amour de Dieu et du prochain, le détachement d'elle-même, le zèle du salut des âmes. Qu'elle examine si, avec le secours de Dieu, elle aura le courage de pratiquer les vœux de religion : pauvreté, chasteté, obéissance surtout. Qu'elle se demande aussi si elle a les aptitudes nécessaires pour la nouvelle vie qu'elle veut embrasser ; si elle est capable par exemple de s'occuper des enfants, ou du soin des malades ; si elle peut vivre dans le recueillement de la vie contemplative.

Et si, tout bien pesé, elle se croit appelée de Dieu, qu'elle fasse part de ses attraits à son directeur de conscience. Celui-ci examinera si ces attraits lui paraissent bien venir de Dieu ; si l'intention de la jeune fille est bien droite et bien pure ; si elle est vraiment capable d'embrasser l'état religieux dans la communauté qui lui plaît. Une fois reçu l'avis favorable de son directeur, elle n'a plus qu'à marcher dans le chemin que le bon Dieu lui trace, et cela le plus tôt possible.

II

Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus désire entrer au Carmel à l'âge de quinze ans, car elle sait que telle est la volonté de Dieu. Elle aurait pu se dire : je suis encore bien jeune, je puis attendre. Mais non, elle veut obéir de suite au Seigneur. Elle demande la permission à son bon père qui consent généreusement. Elle va trouver son oncle, qui est en même temps son tuteur. Il refuse d'abord, pour consentir ensuite. Elle s'adresse au Supérieur du Carmel, qui refuse de l'admettre sans l'agrément de l'Evêque. Elle va à Bayeux trouver Mgr, qui demande du temps pour se prononcer, vu le jeune âge de Thérèse. A Rome, elle demande la permission au Souverain Pontife. Léon XIII se borne à répondre : « Faites ce que les Supérieurs décideront ». Puis : « Vous entrerez si le bon Dieu le veut ».

De retour à Lisieux, Thérèse reçoit la permission de Mgr l'évêque ; mais la Prieure du Carmel impose encore un retard de quelques mois. Enfin, la persévérance de Ste Thérèse est récompensée ; elle entre au Carmel à quinze ans.

Il est parfois des vocations qui coûtent cher. Mais, avec la prière, la persévérance, la confiance en Dieu, les âmes généreuses finissent par arriver au but. *L'essentiel est de ne pas se décourager.* Si Ste Thérèse s'était découragée à la vue des obstacles, si elle s'était dit : après tout, il n'est pas rigoureusement obligatoire que j'entre au Carmel ; je puis bien servir le bon Dieu dans le monde, l'aimer et le faire aimer, serait-elle devenue la grande sainte que l'univers invoque, la Patronne des Missions et de la France ?... celle qui passe son ciel à faire du bien sur la terre ?...

En pensant peut-être au beau jour de sa vocation, S. Pierre disait à Notre-Seigneur : Nous avons tout quitté pour vous suivre : que nous donnerez-vous pour cela ? » Le divin Maître répondit : « Celui qui aura quitté à cause de moi sa maison, ses frères, ses sœurs, son père, sa mère, ou ses enfants ou ses champs, recevra le centuple en ce monde et la vie éternelle en l'autre. »

Oh ! la belle, la divine promesse !

La jeune fille qui quitte sa famille pour répondre à l'appel divin a d'abord la joie de pouvoir se dire : je fais la volonté du bon Dieu, je suis là où il veut que je sois, je fais ce qu'il veut que je fasse. Or, faire la volonté du bon Dieu, c'est la seule chose désirable ici-bas, c'est imiter la vie des élus au ciel : « Père, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ! » Ensuite, pour l'âme qui embrasse la vie religieuse, que de secours ! La messe de chaque jour et la Sainte Communion ; la communion fréquente ; l'oraison ; la lecture spirituelle ; la vie de recueillement et de silence ; la direction des supérieures ; les bons exemples des sœurs.

Notre-Seigneur se donne entièrement à cette âme, parce qu'elle s'est donnée entièrement à lui. Elle est son épouse, il la comble de ses grâces les plus précieuses. Il la fait vivre dans son intimité. Sa vie est un véritable holocauste. Elle est consacrée à Dieu plus que le calice de l'autel. *« Par la vie religieuse,* disait Mère Cécile de Rome, *mon éternité est commencée.* Je vis dans le cœur de mon Dieu. Je suis perdue, anéantie en lui : n'est-ce pas la vie des élus au paradis!»

Quelle grande chose est la vie religieuse, grande pour le temps et aussi pour l'éternité, car elle prépare une magnifique couronne de gloire à celles qui l'embrassent.

III

Il y a dans le monde des jeunes filles qui s'occupent avec grand dévouement de l'action catholique : œuvres de jeunesse, catéchismes, etc... Et lorsque la question de la vocation se pose, elles se demandent parfois si elles pourraient exercer un apostolat aussi fructueux dans la vie religieuse. Qu'elles se rassurent. En entrant dans la vie religieuse, « elles ont choisi la meilleure part », non seulement leur apostolat ne sera pas moins grand que dans le monde, il le sera beaucoup plus. Ce qui fait la valeur de l'apostolat, ce n'est pas principalement l'action extérieure et le dévouement ; c'est aussi et surtout la